

Paroles de fans

EXTRAIT

EXTRAIT

Couverture : Logo Favinette publié avec l'aimable autorisation de Flèche Production. Merci à Claude et Marc François.

Photos intérieures : Art photos / Studio de la plage / Club Claude François Mallemoisson / Axis éditions.

Paroles de fans

*Témoignages recueillis
par le fan club Claude François
de Mallemoisson*

EXTRAIT

EXTRAIT

PRÉFACE

À tous ceux qui ne connaissent pas ou n'aiment pas Claude François

Vous qui ne le connaissez pas, laissez-moi vous le conter.

Il avait dans les yeux la malice des enfants, le bleu de l'innocence et parfois le vert de la colère. Sur sa bouche se dessinait un sourire enchanteur, une fossette sur la joue gauche le rendait irrésistible. Un rire comme celui des enfants, clair et pur. Un cœur déchiré de ne pas être aimé comme il l'aurait souhaité.

Des milliers de personnes l'aimaient et l'aiment encore aujourd'hui, mais lui se sentait mal aimé. Mal aimé ? Mais de qui ? De vous les intellectuels, de ce tout Paris qu'il voulait séduire à tout prix. Vous le traitiez de saltimbanque en habit de lumière, vous vous moquiez de son répertoire *bulles de savon*. Pas besoin de sortir de St Cyr pour comprendre le message de ses chansons. Il chantait tout simplement les choses de la vie, les choses de sa vie. Il vous chantait l'amour et vous en avez ri.

C'était un homme généreux, chaleureux qui se donnait corps et âme pour les gens qu'il aimait. Ce que vous avez pris pour de la prétention et de la sauvagerie n'était qu'une peur absolue des gens : « *Je ne peux pas discuter, boire un verre, parler avec les gens, je ne peux pas faire ça. Je ne peux me mettre à côté des gens, j'ai la trouille* », disait-il. C'est pour cela qu'il n'était jamais seul, il avait besoin de la tape du copain dans le dos, de se sentir entouré et ainsi rassuré. Un homme qui voulait donner de l'amour, mais aussi en recevoir énormément.

Vous n'avez pas su discerner en lui sa sensibilité, sa tendresse et son amour de la vie. Il s'était forgé une

carapace difficile à percer. C'était un homme à mille facettes. Il jouait les insoucians, toujours gai et heureux, voulant donner une image de bonheur absolu. Ce bonheur qu'en réalité il n'avait pas. C'était un père torturé de ne pas voir ses enfants autant qu'il le voulait, torturé par le décès de son père qui n'aura pas connu la gloire de son fils et par son mariage manqué. Alors, il se raccrochait à son métier et à son public, « *Mon plus grand amour* », dira-t-il souvent.

Trente ans après, les fans sont toujours là, fidèles. Les seuls qui l'aimèrent vraiment sans arrières pensées, simplement pour lui. Ces dingues, ces débiles, comme on a tendance à les surnommer, ont vu un jour de printemps s'éteindre leur soleil. Tous se rendront au moins une fois dans leur vie à Dannemois, rendre hommage à leur roi. Des clubs se sont créés, une plaque commémorative a été apposée dans une rue de Marseille. Ils se battent pour que leur idole ne soit jamais oubliée. Comme le dit la chanson : « *Toi qui as tant chanté pour nous, à notre tour de t'inventer quelques mots tristes, quelques mots doux, avec le cœur tout déchiré, les yeux mouillés* ».

Chacun dans sa vie de tous les jours fait vivre Claude. Le fait de dire : « *J'aime Claude François* » suffit pour que dans la mémoire des gens se dessine le visage de Claude, qu'ils entendent sa voix, ainsi eux le font revivre à leur tour en pensant à lui.

Alors, messieurs, mesdames, ouvrez vos cœurs à cet homme plein d'amour. Prenez le temps de l'écouter et là, vous le comprendrez. Laissez-vous emporter par le tourbillon de ses chansons. Laissez-le vous faire rêver, c'était là son seul souhait.

A la mémoire de Claude François,
ma vie, mon soleil, mon espoir.
Chantal Cesari, une fan

*Il est écrit sous mon nom
Tout au bas de mon passeport
Vit de chansons
A reçu trente disques d'or
Que je suis né
Le jour où j'ai chanté*

*Je chante des chansons pour faire rêver
Je chante des chansons pour faire souffrir
Vous avez peut-être besoin pour vous aimer
De quelqu'un d'autre pour vous le dire*

*J'ai appris par cœur
Les deux pages de ma première lettre de fan
Et je l'ai gardée
Dix jours épinglée
Sur le papier bleu ciel
De mon hôtel*

*Je chante des chansons pour faire rêver
Je chante des chansons pour faire souffrir
Vous avez peut-être besoin pour vous aimer
De quelqu'un d'autre pour vous le dire*

*Je ne sais pas faire grand-chose de mes mains
Que suis-je devant un maçon ou un charpentier... mais
Quand on demande juste un peu de rêve ou de chagrin
Je suis là, et je donne ce que j'ai
Comme un homme
Et voilà toute ma vie*

*Je chante des chansons pour faire rêver
Je chante des chansons pour faire souffrir
Vous avez peut-être besoin pour vous aimer
De quelqu'un d'autre pour vous le dire.*

Je chante des chansons (Johnson / Franck Thomas)
Enregistrée sur disque Flèche 6325.684 Décembre 1975.

EXTRAIT

Pourquoi *Paroles de Fans* ?

Ils et elles sont nombreux, ces hommes et ces femmes, ces anonymes qui portent en eux leurs souvenirs de Claude François.

A la question : *Pourquoi aimez-vous Claude François* ? Il est difficile de répondre.

Chacun a une sensibilité différente et l'exprime à sa manière. Mais tous ont besoin de cette envie de partager, d'échanger les souvenirs d'une époque empreinte de rêve et d'espérance.

Le 11 mars 1978, l'étoile de la chanson française est partie. Un vide immense, jamais comblé, demeure dans le cœur des français, les fans, les purs et durs, et les milliers d'autres pour qui Claude François est synonyme de fête et symbolise l'espérance de leur jeunesse et pour qui ils ont une affection particulière. On parle souvent des 30 ans de fidélité du public à Claude, mais c'est 46 ans d'un amour inconditionnel qui est né en octobre 1962, le jour où un petit blond a chanté que les filles étaient toutes *belles, belles, belles*.

Il existe une règle d'or au Club Claude François : *Partageons ce que Claude nous a laissé*.

C'est pourquoi ses fans dévoilent aujourd'hui leurs souvenirs avec leurs mots, les mots du cœur.

Merci à tous d'ouvrir votre mémoire et de raconter vos années Claude François pour que la légende dure à l'infini... Et merci à toi Claude. Si près et pourtant si loin.

Jean-Claude Khatchadourian
Président du Club

EXTRAIT

Nathalie, 48 ans, Hasnon.

Je suis fan. Fan n'est pas un mot que j'aime car c'est l'abréviation de fanatique et je ne pense pas être fanatique, j'aime Claude. Je l'aime d'un amour très fort, sans faille et sans aucune réserve.

Tout commence vers l'âge de sept ans, j'en tombe littéralement amoureuse : j'achète ses disques et enregistre toutes les interviews qui passent sur les ondes. Ses posters recouvrent petit à petit ma chambre et, peu à peu, plus rien d'autre que lui ne compte. Mais ça n'est pas la meilleure période de ma vie car à une époque où la plupart des jeunes dansent sur les chansons des *Beatles* ou des *Rolling Stones*, j'ai du mal à assumer ma passion pour Claude. Les moqueries vont bon train et on ne comprend pas que je puisse aimer un chanteur *moins mode*.

Je grandis avec mon *adoration*. A douze ans, je pars destination Paris. Je compte faire du stop. Mais je suis jeune et malgré mon pouce levé, personne ne fait attention à moi... J'attends longtemps et je reviens chez moi, désespérée. Je retire le mot que j'ai laissé à l'attention de mes parents : « *Je suis partie à Paris voir Claude François* ».

J'ai, plus tard, la chance d'assister à plusieurs galas et je mesure aujourd'hui cette chance-là, car beaucoup de fans très jeunes ne l'ont jamais eue. Plus rien de nos jours n'est comparable aux spectacles de Claude, et il me fallait plusieurs jours pour me remettre de mes émotions.

Moment d'exaltation extrême, lors d'un gala, je monte sur scène comme bien des fans de l'époque. Je lui saute au cou mais ses gorilles ont vite fait de me mettre hors d'état de nuire. Et je me retrouve en quelques secondes dans le public en liesse.

Nous nous arrachons un morceau de chemise en nous faisant piétiner par la foule en délire. Les filles qui tombent inanimées ne se comptent plus.

Trente ans après, je m'en souviens comme si c'était hier, tous ces souvenirs restent intacts dans ma mémoire. Comme gravés.

Ma passion pour Claude me pose, à certaines périodes de ma vie, quelques problèmes notamment lors de ma première union. Il nous quitte en mars 1978 et mon mariage est programmé pour le mois de mai 1978. C'est pour moi un enfer, je n'arrête pas de pleurer et je vis très mal tout cela, partagée entre ma passion pour Claude et mon futur mariage.

Je divorce quelques années plus tard...

Depuis, je suis remariée, j'ai trois enfants. Mon conjoint accepte totalement. Il participe aussi.

Trente ans après, mon amour pour Claude est indélébile. Connaissez-vous l'encre du même nom ? Petite, il me fascinait. Pendant tant d'années, il m'a fait rêver. Il vit dans mon cœur. Rien ni personne ne pourra le remplacer. Il a fait et fera toujours partie intégrante de ma vie.

Il est pour moi un père, un frère, un ami, tout à la fois. Je ne crois pas en Dieu mais je crois en lui. Il m'aide tous les jours, difficile à comprendre et je comprends les personnes qui ne comprennent pas. Je vis au présent avec lui et sans lui, c'est assez paradoxal. Tout me le rappelle...

Pascal, 38 ans, Le Pradet.

Je découvre Claude François à une époque où cela se passe très mal à la maison, entre un père alcoolique et une mère qui compte les sous pour finir les mois. Cloclo me fait rêver, ses chansons, ses costumes, le moulin, l'adoration du public... et sa personnalité charismatique me fascine : ce mélange d'un caractère méticuleux, hyper maniaque, exigeant, voire odieux pour un homme qui peut être charmant, fascinant... peut-être le personnage que j'aurais aimé être... Mais je pense que c'est cette dualité bon/mauvais qui en fait la richesse aussi, car toutes les personnes qui ont la chance de l'approcher ne peuvent plus l'oublier ou le remplacer.

Le jour de sa mort, je fais du vélo, au bas de mon immeuble à Lyon avec des copains et c'est le gardien de l'immeuble qui nous apprend son terrible accident. Sur le moment, je ne réagis pas, mais quelques instants après je chante à tue-tête « *Magnolias for ever* » sur mon vélo.

Cette passion pour ce chanteur ne me quittera plus jamais. Un regret cependant : je ne l'ai malheureusement jamais rencontré. J'ai failli, deux fois. La première fois lors d'une *Grande Parade* de Michel Drucker à Lyon, mais je ne peux pas rater l'école entre 12 heures et 14 heures. La deuxième fois lors d'un *Music and Music* de Jacques Martin à Lyon également. Là encore, étant trop jeune, c'est mon frère qui accompagne ma mère.

Aujourd'hui, c'est l'intérêt de compléter ma collection qui me stimule, rechercher encore et toujours des pièces rares et tout savoir sur lui et de lui.

Marilyne, 48 ans, Cahors.

Je suis secrétaire administrative et j'habite dans le Sud-Ouest de la France.

À l'âge de quatre ou cinq ans, j'entends ma première chanson de Claude. C'était donc en 1964-1965 environ. À l'époque les enfants n'ont pas tous, comme aujourd'hui, un baladeur collé aux oreilles. Le dimanche matin, mon père met en marche le fameux *Teppaz* et passe tous les disques souples qu'on trouve en cadeau dans les paquets de lessive. C'est comme ça que j'entends, pour la première fois, Claude qui chante « *Moi, je voudrais bien me marier* ».

Et tout naturellement, à ma première rentrée scolaire quand l'institutrice me demande ce que je voudrais faire plus tard, je réponds : « *Me marier avec Claude François !* » Comme je ne l'ai jamais rencontré, hélas, mon rêve n'a donc pas pu se réaliser.

Cela fait donc quarante ans maintenant que cette passion pour Claude m'anime, alors pourquoi être toujours fan après tant d'années ? C'est difficile à expliquer, car comme Obélix pour la potion magique, je suis tombée dedans quand j'étais petite et c'est pour toujours. Pour sa voix, bien sûr, mais aussi son charme, son charisme, sa présence, sa rage de réussir, son respect et son amour pour son public. Pour son physique également (c'est pour moi le plus bel homme qui ait jamais existé).

Que les amis ou collègues comprennent ou non ma passion pour Claude m'indiffère totalement. J'ai souvent des sourires dans mon dos, j'ai entendu des réflexions et des remarques plus ou moins douteuses, mais surtout de son vivant car il était catalogué *chanteur à minettes* et comme c'est souvent le cas pour les gens qui disparaissent, ceux qui le décriaient

autrefois lui trouvent aujourd'hui du génie.

Chaque année, pour l'anniversaire de sa disparition en mars, je ne manque pas de faire un voyage de cinq cents kilomètres pour aller me recueillir sur sa tombe, à Dannemois. Je lui dois bien cela.

Ce que j'ai fait de plus extraordinaire pour lui ? C'était deux, trois ans après son décès. Une vente aux enchères de ses costumes est organisée à Drouot. A l'époque, j'ai vingt ans, pas de véritable travail et j'ai déjà quitté le domicile parental, je vis avec 1000 francs par mois. Je mange pendant trois ou quatre mois des patates à l'eau pour pouvoir m'offrir un costume de Claude pour lequel je débourse 3000 francs (une somme très importante pour moi), et j'y gagne dix kilos en moins !

Voilà, ma vie tourne et tournera toujours autour de Claude François, mon idole.

Alain, 53 ans Belgique.

Onze novembre 1974. J'ai dix-neuf ans. On est en pleine tornade du « *Téléphone pleure* ».

Pour la première fois, je suis à Paris sans mes parents, dans cette grande ville qui a tant fait rêver le petit liégeois que je suis. Un voyage organisé par mon prof de français pour aller voir *Antigone* de Jean Anouilh. Nous arrivons en début d'après-midi pour aller au théâtre le lendemain en matinée. C'est donc un peu *quartier libre*.

Sur un plan de métro trouvé à la réception de l'hôtel, je cherche la station qui s'appelle *Exelmans*. Ce nom vu tant de fois dans les magazines et sur les pochettes de disques.

Me voilà, débarquant à cette station, et remontant le fameux boulevard dont les maisons sont *ornées* de graffitis : *Cloclo je t'aime*, *Claude mon amour*, *A toi Cloclo*. Un vrai jeu de piste qui me mène au 122.

Un petit jardinet. Des poignées de porte immenses en forme de C et de F. Et de la lumière dans l'entrée. J'aperçois une dame à l'intérieur. Après tout, qui ne risque rien n'a rien. Je pousse la barrière et frappe à la porte. La dame me voit et me fait entrer. Je dois passer pour un doux dingue en faisant mon petit baratin pour expliquer que je viens de Liège, en Belgique, pour la première fois sans mes parents, avec ma classe, le théâtre, « *Y-a-t-il moyen d'avoir une photo ?* », « *On ne me croira jamais...* »

Et voilà la dame qui me demande d'attendre un moment. Elle disparaît dans un escalier qui descend, après une porte juste derrière elle.

Le moment dure. Et j'entends un peu de musique qui vient de ce qui pourrait être *la cave*. J'approche. J'entends mieux. C'est bien *sa* voix. Plein de choses me passent dans la tête...

Je m'en vais en piquant quelque chose en partant ou j'attends sans broncher ?... Mais plus forte que moi, la tentation est de pousser aussi cette porte et de descendre. Qu'est-ce qui pourrait m'arriver ? Après tout, je ne fais rien de mal !

Et je descends plein de marches, sans faire de bruit. Presque accroupi, pour voir vers où je vais. Je me dirige vers la musique, vers *la* voix. Et c'est bien lui qui est là. Il chante. Il y a des embryons de musique. Des tons différents. Des choses que je n'ai jamais entendues. Un homme est devant un pupitre, Claude a un micro en main, il est de 3/4 dos et la dame est dans un coin. Elle m'aperçoit. J'ai un peu peur et je la regarde, mais elle ne dit rien. Et la séance dure. Et il chante. Des *la la la*, et des *oui di di*, et des *ba bi di*. Vraisemblablement, j'assiste à une séance d'essais. On monte dans les tons, on descend, on accélère. Et ça dure. J'ai mal aux jambes et je m'assieds sur une marche. Je ne respire presque plus. Ses cheveux sont longs dans la nuque et il a bien sa raie au milieu. Qu'est-ce qu'il est mince. Et pas si petit que ça. Et ça sent le frais ici. Qu'est-ce qu'il chante haut. Mais qu'est-ce qu'il chante ?

Et puis il s'interrompt. Apparemment, c'est fini. Et voilà qu'il monte l'escalier et stoppe devant moi. Au secours ! Et de bafouiller en répétant mon bête baratin. Et lui de passer à côté de moi en disant : « *Même les jours fériés ils viennent m'enquiquiner ! Allez, suis-moi* ».

Nous montons au premier étage. Il s'assoit à son bureau. Moi en face, sur le bord de la chaise. Il me pose des questions sur ma famille, mes études, le théâtre. Je lui demande une photo dédicacée. Il en prend une sur une pile. Elle est pré-signée dans le bas, mais il rajoute *Pour Alain, ton ami* sur le dessus. Le téléphone sonne. Il parle de repas, de recettes de cuisine.

Ça sent bon dans ce bureau ! Qu'il est laid le cadre derrière lui ! Il y a un doux désordre dans cette pièce ! Ses doigts, comme ils sont longs et fins ! Quelle grâce et quelle souplesse dans ses mouvements ! Et ses cheveux ! Et son menton, presque anguleux, presque en galoche ! Et ses disques d'or sur le mur ! Et sa voix ! Je crois que je vais pleurer. Je suis mort de soif.

Mais il raccroche, se lève en s'excusant : « *J'ai encore du travail* ». Il me tend la main. Nous nous saluons. « *On se verra à votre prochain spectacle à Liège ou à Bruxelles* », « *Merci et à bientôt, Alain* ». Je ferme la porte et je descends. Avec ma photo.

Je redescends le boulevard Exelmans. Lentement. Je flotte. J'ai mal à l'estomac. Mes jambes flageolent. Je n'ose pas regarder cette photo. J'ai dû rêver. État d'esprit inexplicable. Le métro. Je retrouve mes condisciples. Je n'ose parler de rien.

Il me faudra bien du temps pour rassembler ces souvenirs exceptionnels.

Quelques mois plus tard, je retrouve les *oui di bi* et les *ba da da* dans le refrain de « *Toi et moi contre le monde entier* ».

Caroline, 30 ans, Vélizy.

Je suis née le 6 août 1979, un an et demi après la disparition de Claude.

Je suis passionnée de psychologie, j'en ai fait ma profession. J'ai neuf ans. Un dimanche après-midi, ma famille et moi sommes réunis pour un repas d'anniversaire quand mon père nous propose d'aller visiter le fameux moulin de Claude François, star incontestée de sa jeunesse.

À cette époque, comme tous les enfants de mon âge, le nom de Claude François s'associe au « *Téléphone pleure* ». Je suis bien trop jeune pour comprendre le personnage.

Lorsque nous arrivons au moulin, je découvre avec mes yeux d'enfant le paradis sur terre. Sous le charme des lieux j'assomme mes parents de questions afin de me renseigner sur le créateur de cet Eden. À chaque réponse de leur part je sens monter en moi une admiration jamais ressentie auparavant. J'ai neuf ans, et c'est ce jour-là qu'est née ma passion pour Claude. Elle ne m'a plus quittée.

Depuis, il fait partie intégrante de ma vie, il est ma force de chaque jour, ce jardin dans mon cœur et je m'accroche à son image comme un croyant s'accroche à ce que représente pour lui une croix. Cette passion, que je partage avec ma meilleure copine, ne m'apporte que du bonheur, mes parents en sont même ravis. Je pense qu'ils sont fiers de voir leur fille se déhancher sur les musiques de la star qui a fait danser leur jeunesse.

Quand j'écoute sa chanson « *Je danse* », il m'arrive d'imaginer lors du dernier couplet qu'il m'envoie un message de l'au-delà, et que ces quelques phrases me sont destinées. Ce n'est que du rêve, mais que c'est bon d'y croire.

La seule personne qui aimerait que mes sentiments pour Cloclo soient plus modérés, c'est mon petit ami. Il me reproche très souvent de ne pas vivre avec lui, mais avec Claude. Il a du mal à accepter et à partager son quotidien avec l'idole.

L'acte le plus extraordinaire que j'ai fait au nom de cette passion, c'est incontestablement le soir de mes vingt-cinq ans. Aux environs de minuit, je décide d'aller fêter mon anniversaire auprès de Claude, au cimetière de Dannemois. Je réussis ce soir-là à apprivoiser toutes les peurs concernant les cimetières pour passer quelques instants d'intimité, au clair de lune, avec mon ami de toujours.

EXTRA